Neol. 02.5

GALERIES GEORGES PETIT

8, RUE DE SÈZE, 8

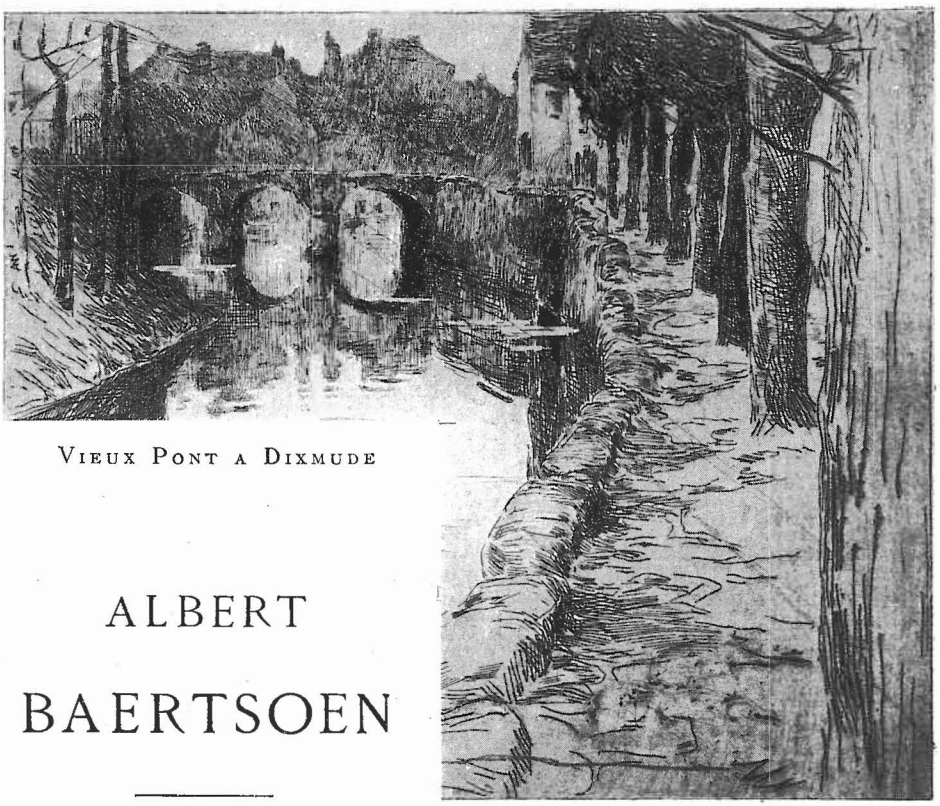
EXPOSITION

Albert BAERTSOEN

OUVERTE

Du 25 Octobre au 17 Novembre 1919

PARIS
IMPRIMERIE GEORGES PETIT
12, RUE GODOT-DE-MAUROI, 12
—
1919



Vieux Pont a Dixmude

ALBERT BAERTSOEN

Le bon peintre gantois Albert Baertsoen inaugure la saison nouvelle par une exposition d'une soixantaine de ses toiles. C'est un petit événement artistique qui, certes, est loin d'être banal. Par cet ensemble, qui comprend pour plus de moitié des travaux exécutés au cours des quatre dernières années, on peut juger quelle virile sérénité, quelle véritable force d'âme il a fallu à ces rescapés de la grande catastrophe, chassés de leur patrie, de leur foyer, de l'atelier paisible où s'élaborèrent tant d'ouvrages longuement médités, ignorant tout du sort de ces trésors familiers anéantis peut-être dans le cylone ou, tout au moins, tombés entre les serres des vautours teutons, pour se refaire un nid dans la tempête, reprendre sans hésitation et sans regrets apparents, l'œuvre commencée, comme si les tragiques événements qui ont bouleversé le monde n'avaient rien modifié du cours de leur vie. Car, cédant, ainsi que son

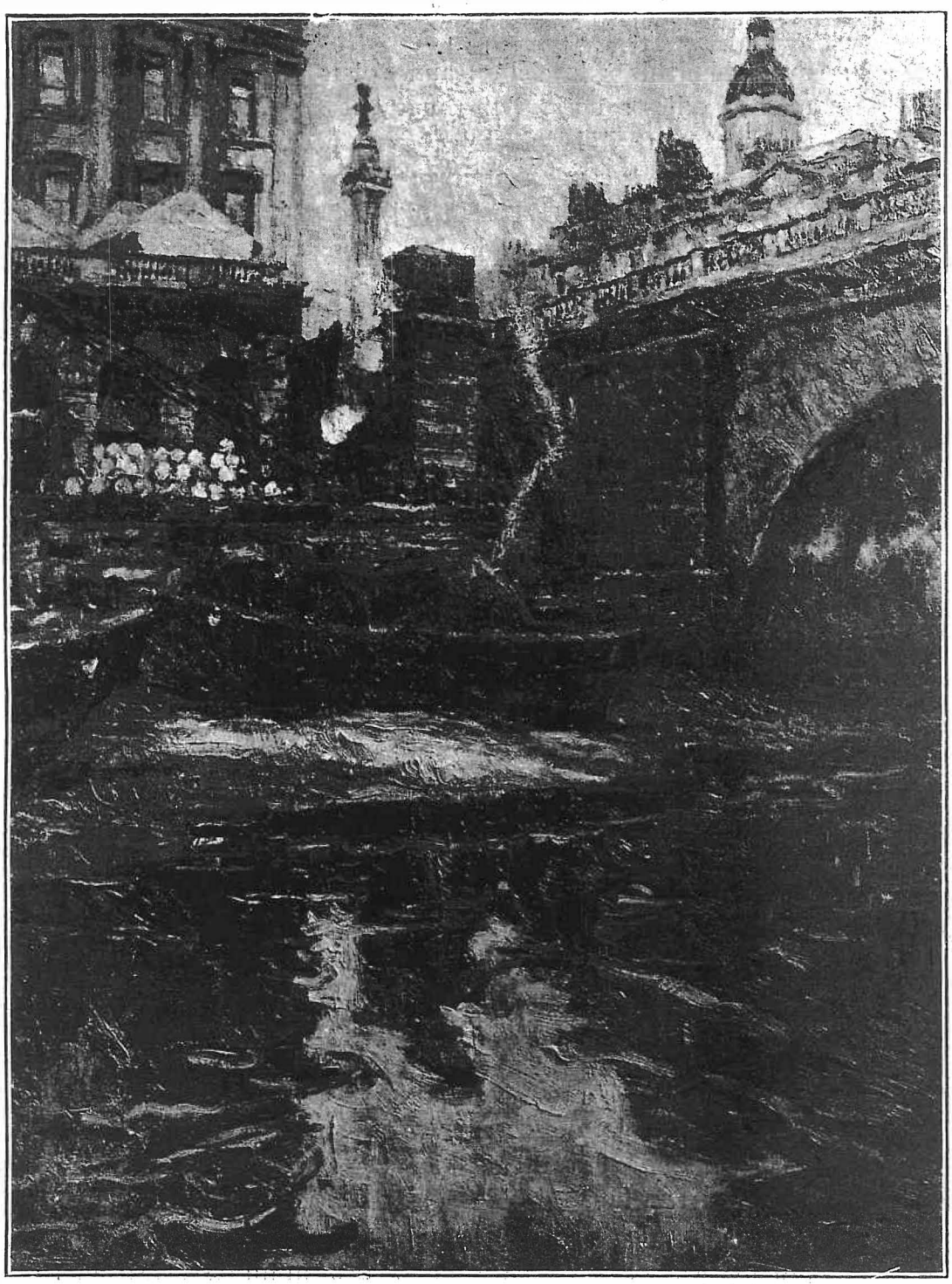
camarade Claus, sous la poussée de l'avalanche germanique, réfugié, à Londres, dans une installation de fortune, heureux d'ailleurs de l'hospitalité généreuse offerte par un illustre confrère, John Sargent, Albert Baertsoen reprenait immédiatement, au bord de la Tamise, ses larges brosses et sa vaste palette et plongeait son âme nostalgique dans la contemplation des spectacles du grand fleuve laborieux sous le mystère ou la fantasmagorie endeuillée des ciels de Londres.

Et il nous convie, à notre tour, aux mêmes contemplations, en face du résultat de ces derniers longs mois de recherches, d'essais et de transformations.

A vrai dire, y a-t-il eu réellement transformation? Allons-nous trouver en ce jour un Baertsoen bien différent de celui que nous avons connu par tant de robustes morceaux d'un art à la fois si mâle, si austère et si tendre? Le Baertsoen d'Angleterre fera-t-il oublier le Baertsoen des Flandres? Cela n'est guère vraisemblable et les pages anciennes exposées à côté des nouvelles sont assez explicites à cet égard. Il n'en est pas moins vrai qu'il a trouvé une nouvelle occasion d'exercer ses dons supérieurs et qu'il s'y est donné avec cette énergie native de la race, dissimulée sous une allure un peu apathique, et avec une sensibilité plus aiguë encore peut-être et comme exaspérée par les circonstances.

Jusqu'à ce jour, sans doute, Baertsoen pouvait, à bon droit, passer exclusivement pour l'expression la plus intime et la plus populaire, la plus intense et la plus émue de la poésie mélancolique et résignée qui s'exhale des vieilles petites cités flamandes. N'a-t-il pas traduit, avec une sensitivité profonde, une émotion toute filiale, le charme poignant de ces cités, si lointaines pour nous, endormies sous leur ciel très bas, dans l'engourdissement provincial de leur antique passé qui semble subsister éternellement?

Il a peint, avec une sympathie communicative, leurs petites maisons aux soubassements passés au noir, aux

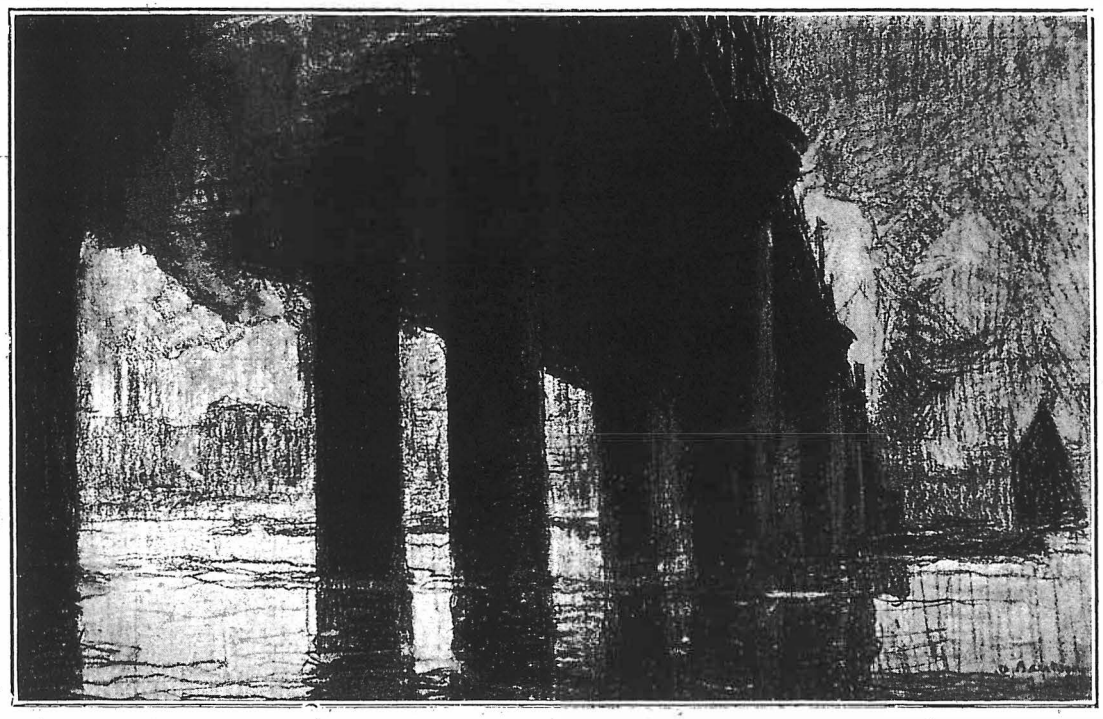


Au Pied de London Bridge

murs blanchis à la chaux, aux volets peints en vert, aux toits de tuiles rouges, d'un rouge attendri et mouillé, d'une tonalité émue indéfinissable; leurs petits ponts tournants enjambant des canaux pour relier les quais déserts et ces canaux, eux-mêmes, gagnés par l'enchantement léthargique qui a plongé tout ce monde dans le sommeil. Petites places avec leur ceinture de pignons dentelés, couvents, béguinages, quartiers pauvres, « vieilles eaux », c'est toute l'âme de ces chères et bonnes petites villes flamandes, Nieuport et Dixmude, qui ne sont plus, hélas! dans leur amas de décombres, que de douloureux souvenirs et qui furent longtemps si douces à la rêverie des songeurs et des artistes; Audenarde, Malines, Bruges, « Bruges-la-Morte », dont il disait avec Rodenbach, toute l'exquise vétusté, l'adorable langueur, la grâce vieillote, le parfum suranné.

Mais c'est surtout Gand, la ville natale de Baertsoen, Gand, sombre Venise du Nord, avec le réseau enchevêtré de ses canaux et de ses rivières, Gand avec l'Escaut et surtout avec la Lys, la Lys aux sinuosités capricieuses, la Lys qui coule au pied de la maison paternelle, où notre peintre a trouvé naturellement et sans effort ses plus fortes et ses plus touchantes inspirations. C'est qu'il s'y est découvert lui-même tout entier, avec sa pensée anxieuse dans laquelle se mirent les images des choses comme dans les eaux tristes de la Lys.

Et quelle différence entre la Lys de Baertsoen et la Lys de son confrère Émile Claus! La Providence, assurément, nous a habitués aux plus extraordinaires contrastes, mais, dans l'ordre des choses de la peinture, elle ne s'est jamais montrée aussi contradictoire et paradoxale qu'en ce qui concerne l'école de Gand. Car c'est un bien singulier quadrille que celui qui est formé par Delvin et Baertsoen d'une part, Claus et Van Rysselberghe de l'autre. C'est l'opposition des analystes les plus aigus aux synthétistes les plus larges et les plus sobres; des luministes les plus audacieux ayant recours, dans leur vision exaltée, aux



HUNGERFORD BRIDGE

Appartient à Miss Wagner, à Londres.

derniers procédés de l'impressionnisme, aux coloristes les plus montés de ton ou les plus portés au mystère et à la poésie de l'ombre; des plus optimistes spectateurs du spectacle radieux de la vie, aux contemplatifs, sinon les plus pessimistes, du moins les plus apitoyés ou les plus dramatiquement intéressés.

C'est que, peut-être, pour ne prendre le parallèle qu'entre Baertsoen et Claus, il y a loin aussi entre la Lys d'Aetens qui coule entre ses prairies jonchées de fleurs, au milieu de gras pâturages peuplés de belles vaches rousses, cotoyée de larges routes plantées d'ormes centenaires et majestueux, dans la claire lumière dorée d'un ciel fin et pur, nettoyé constamment par des souffles contraires, et la Lys qui traîne ses eaux à travers les quartiers ouvriers d'une ville en travail, dans les faubourgs pauvres et dégradés d'une arrière-cité dolente. Car les aspects que Baertsoen a peints de Gand, ce ne sont pas ceux de la grande ville industrieuse, ardente et combative, dont l'histoire est riche en souvenirs tragiques, le Gand des Artevelde, le pays des tisserands, centre aussi actif et aussi agité aujourd'hui que dans son glorieux et farouche passé.

Ce qu'il a aimé dans sa ville natale, plus encore que dans les petites bourgades flamandes où il s'est plu à errer, c'est, ainsi que l'a écrit avec un très juste sentiment de compréhension, son compatriote et ami Fierens-Gevaert, « des décors très effacés où s'accumulent les tristesses sans éclat, les désirs sans grandeur, les dévouements sans tumulte, les tragédies en prose de la plèbe éternelle, où l'âme obscure des pauvres se mêle à l'air. Il se promena dans les vieilles cours, les rues étroites, les petites places archaïques, devant des façades nues et tristes, sur des quais déserts et sombres comme la misère du peuple. »

Il y a, en particulier, dans la présente exposition, un tableau que le Luxembourg a eu la bonne fortune d'acquérir au Salon de 1903, que nul de ceux qui suivent avec attention l'évolution de l'école belge contemporaine,

n'aura oublié, et qui est bien le résumé le plus expressif de l'inspiration, du style, de la manière et de la mentalité même de Baertsoen, c'est le *Dégel*.

On connaît cette toile que l'on retrouve ici avec satisfaction. Quel est le sujet ? une impression de nature; quelle est la scène ? elle n'offre rien d'exceptionnel, car le décor est des plus modestes pour ne pas dire des plus humbles. C'est un bout de quai, le long d'un tournant de la Lys avec un fond de vieilles demeures délabrées et suintantes, dans un faubourg de Gand, ce faubourg de la Byloque où habite le peintre et sous la fenêtre même de la demeure où il est né.

Deux vieilles femmes, tenant un enfant à la main, emmitouflées dans leurs lourdes mantes et un pauvre vieux tout courbé portant un sac animent seuls le premier plan de leur infime humanité. Une neige à demi-fondue, salie, souillée, couvre les toits, les talus, les embarcations, les quais, les garde-fous, d'une couche plus ou moins boueuse. Sur l'eau glauque, lourde et lente, glisse péniblement un chaland au milieu des glaçons rompus, épars et charriés à la dérive. Un vol de mouettes s'abat tout autour. Ce n'est plus l'hiver avec sa neige virginale, ses souffles cinglants, vivifiants, ses ciels froids et purs. Ce n'est pas non plus, encore le printemps, mais la période douloureuse de gestation d'où va sortir la saison nouvelle. Les éléments semblent en désagrégation. L'atmosphère est saturée d'une humidité pénétrante. Nulle vision de peintre n'a jamais donné un pareil frisson. Comme disait je ne sais plus quel confrère dans une boutade : il faut mettre son pardessus pour la regarder.

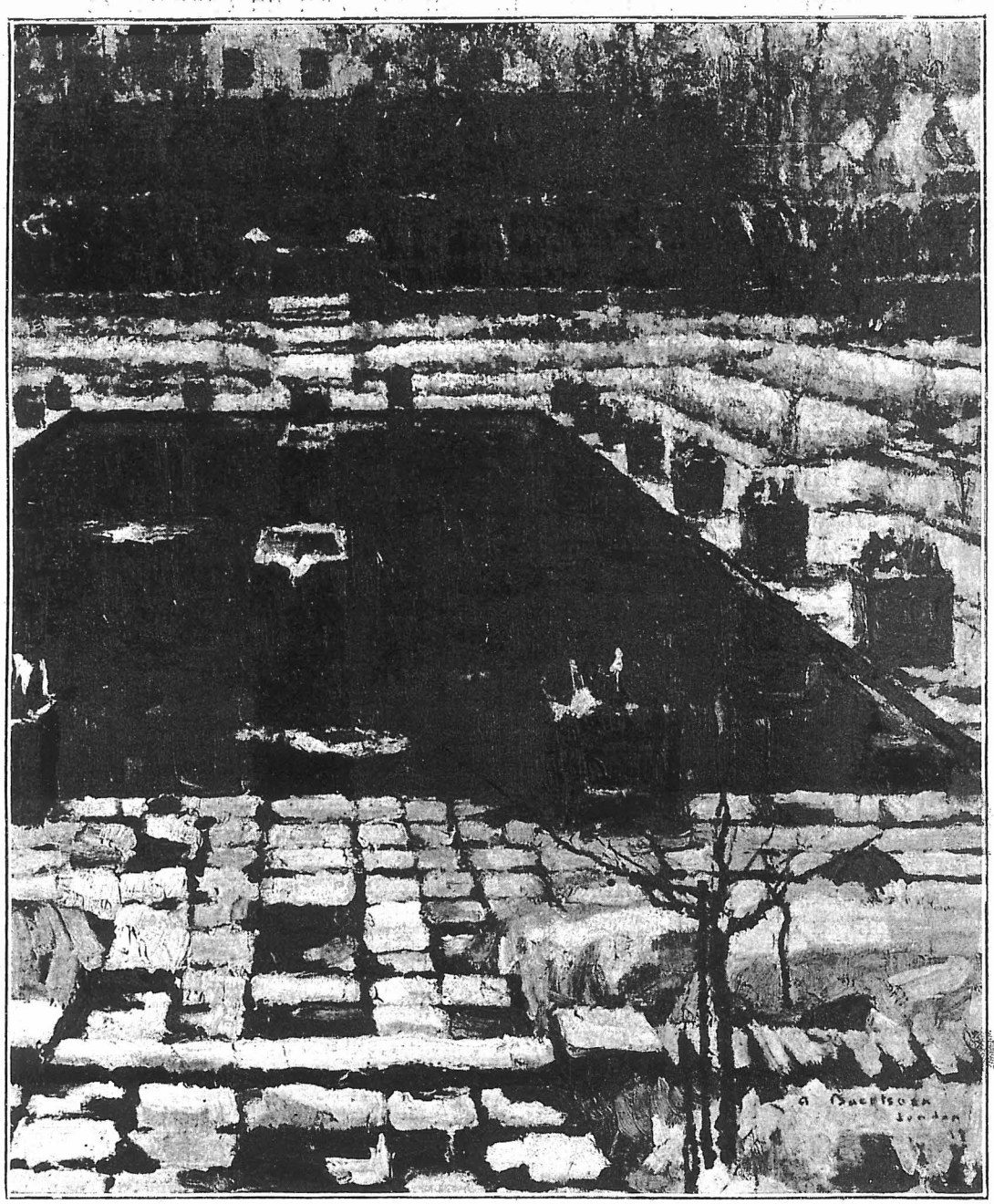
Ce tableau du *Dégel* est éminemment significatif, car il représente tout un pays, tout un art et tout un homme. C'est la Flandre, c'est l'école belge contemporaine et c'est Albert Baertsoen.

C'est Baertsoen, assurément, Baertsoen qui se plaît au silence des soirs, au mystère des nuits, et surtout au calme

mélancolique des crépuscules finissants ; c'est Baertsoen qui aime la pluie, la neige, le brouillard, l'hiver ; Baertsoen qui cherche toujours un peu de l'homme dans la nature, mais qui porte aux choses inanimées, les plus pauvres et les plus humbles un intérêt apitoyé, une sympathie fraternelle et quasi franciscaine.

Il s'apparente, sans doute, par ce côté de son tempérament, à quelques-uns des nôtres qui, d'ailleurs, à la suite de J.-F. Millet, avaient trouvé leur évangile dans ce verbe si divinement humain, venu des Pays-Bas et porté à travers le monde par le génie rayonnant d'amour de Rembrandt. Ce serait J.-C. Cazin, par exemple, qui nous a si souvent fait rêver devant ses vieilles petites villes somnolentes, de Flandre, elles aussi, ou de Picardie, avec leurs beffrois, leurs vieux remparts, leurs fossés, leurs canaux, leurs potagers, dans la douceur des soirs ou la fraîcheur des nuits ou, surtout, lui aussi, à cette heure indécise qui n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit, où le Mystère se lève et enveloppe toute la nature. Cazin, de son côté, comme Rembrandt et comme Hobbéma, aimait à considérer dans la nature tout ce qui touchait à l'homme, et il portait un intérêt plein de sympathie aux éléments les plus humbles et les plus médiocres, voire les plus banals et les plus vulgaires, qui forment les accessoires du paysage. Mais, en lui, l'austérité de Millet s'atténue de la sérénité de Corot ; son mystère est attendri, sa nuit, son crépuscule et son silence bercent nos rêves de repos, de calme et de solitude, son atmosphère est saturée du parfum des sureaux en fleur.

Il y a bien encore Charles Cottet, camarade d'atelier, un instant, de Baertsoen, chez Roll, qui a traduit avec une émotion sans égale et une gravité toute religieuse, les deuils du pays de la mer et répandu son âme fraternelle sur toutes les choses les plus humbles de cet humble décor de chaumières de la côte bretonne. Mais Cottet est un sensible, un tendre, qui veut nous toucher sur les détresses et les abandons de



KENSINGTON GARDEN. — NEIGE

Appartient au Musée de Tokio.

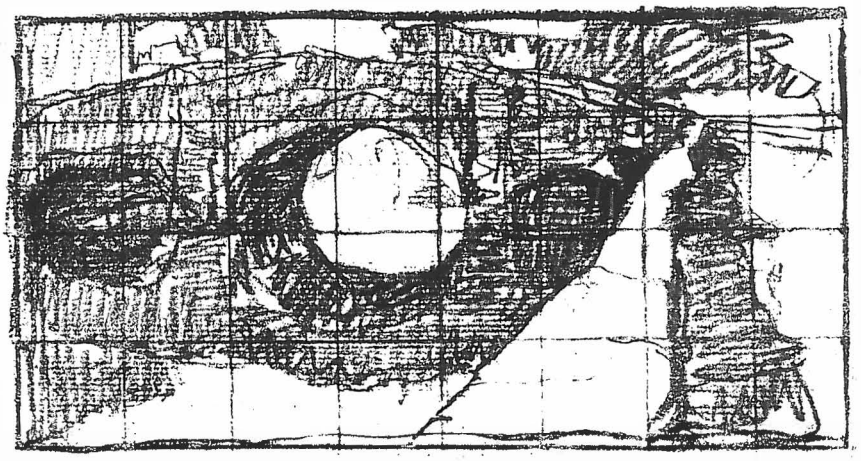
pauvres êtres et de choses misérables. C'est un expansif et un sentimental, mais aussi un ardent et un sanguin.

Baertsoen, lui, est un solitaire et un grand triste. Mais, aussi, il appartient à une race de tristes. Son biographe, Fierens-Gevaert, remarque judicieusement qu'il a été formé sous l'influence de ces grands mélancoliques qui, derrière notre puissant, robuste et si exubérant Courbet, ont reconstitué l'École belge dans son tempérament national et son caractère ethnique, les Artan, les Charles de Groux, les Louis Dubois, les Constantin Meunier, les Mellery, fondateurs de la Société libre des Beaux-Arts, tous des tristes, que devaient continuer, une génération plus tard, un Laermans et un Baertsoen. C'est que, évidemment, l'art des Flandres ne comporte pas que des Rubens, des Jordaens et des Téniers. Il y a eu également des songeurs et des mystiques. La Flandre est également le pays des Van Eyck et des Memlinc. De même, si elle est aussi le pays des Maeterlinck et des Rodenbach, comme celui des Camille Lemonnier, elle est en même temps la patrie des Verhaeren, c'est-à-dire des esprits les plus ardents et les plus exaltés, voire les plus tourmentés et les plus audacieux. C'est qu'il y a, notamment dans la race gantoise, je ne sais quel fonds populaire de rudesse et d'énergie, un esprit de lutte et même de fronde, dont la vaillante cité a offert tant d'exemples dans son histoire et dont elle a donné naguère le témoignage durant la longue occupation ennemie. Ce fonds balance et dépasse parfois l'élément rêveur et mystique, et il se retrouve dans la nature même de Baertsoen. Car son indolence trompeuse cache une persévérance rare, une fermeté, une hardiesse et une curiosité dont on trouve l'expression dans sa peinture, si vigoureuse et si mâle et en même temps si imprévue dans le choix du sujet, la disposition de la mise en toile, l'exécution grassement maçonnée en une belle et riche matière. Cette curiosité, qui l'avait appelé un instant vers les villes pittoresques de Zélande, Veere ou Middlebourg, ou vers

les régions industrielles de la Wallonie, ne pouvait manquer d'être vivement éveillée par le spectacle de la Tamise. Installé à Chelsea, non loin du large fleuve, Baertsoen, oubliant ou feignant d'oublier la chère patrie mutilée, promenait ses songeries le long des quais, ou plutôt même « au pied des quais », par les matins d'hiver, les jours de pluie, les jours de neige, les grands soirs tristes, les crépuscules colorés, la nuit piquée de lumières clignotantes comme des étoiles. Il est ému, sur ces mêmes berges ou Whistler, déjà, égara son rêve et fixa le mystère de l'immense cité, par ce même mystère, ces mêmes silhouettes imposantes des ponts colossaux : *Cannon bridge, London bridge, Waterloo bridge,* avec leurs piles géantes sur lesquelles se brisent les remous de la rivière, ces mêmes squelettes des échafaudages, ces mêmes cheminées des usines, ces mêmes chalands couverts de neige qui lui rappellent ceux de la Lys, enfin toute cette poésie profonde qui émane des éléments positifs et terre à terre d'un développement intense d'industrie et de travail, grandis démesurément par la majesté du fleuve et la splendeur mystérieuse du ciel.

C'est donc là un Baertsoen nouveau, un Baertsoen inédit qui nous est présenté. Assurément, le peintre des embankments de Londres ne fera pas oublier celui des quais de la Lys. Il ne se montre pas à nous, après ces cinq années de silence, transformé ou modifié essentiellement. Nous sommes heureux, d'ailleurs, de le retrouver toujours le même. Mais dans ces fortes et vigoureuses images, il a bien donné la plus haute expression de sa nature subjective et réaliste à la fois, de sa technique savante et libre, et de son art austère et grave, empreint d'une si pénétrante et d'une si hautaine mélancolie.

LÉONCE BÉNÉDITE.



PONT A BRUGES

Catalogue

TABLEAUX & AQUARELLES

1 — *Bankside ; effet de pluie. Londres.*

2 — *Southwark bridge, en construction ; le soir. Londres.*

3 — *Cannon bridge. Londres.*

4 — *Au pied des quais ; le soir. Londres.*

5 — *Au pied de London bridge.* aff. p 5

6 — *London bridge ; matin d'hiver.*

7 — *London bridge ; crépuscule.*

8 — *Chelsea. Londres.*

9 — *Soir sur la Tamise* (impression).
Appartenant à John S. Sargent, Esq.

10 — *La Tamise à marée basse. Londres.*

11 — *Les Vieux Chalands sous la neige. Bankside.*
Appartenant au Musée de Tokio.

12 — *Chalands en radoub; pluie. Londres.*

13 — *Waterloo bridge. Londres.*
Appartenant à E. Lavino, Esq.

14 — *Une Arche de London bridge.*

15 — *Les Remous; London bridge.*

16 — *Kensington gardens; dégel.*
Appartenant au Musée de Tokio.

17 — *Bankside. Londres* (étude).
Appartenant à Mme A. Cluysenaar.

18 — *Hungerford bridge* (aquarelle).
Appartenant à Mlle Wagner, à Londres.

19 — *Waterloo bridge* (aquarelle).

20 — *Cannon station; de la Tamise* (aquarelle).

21 — *Cannon station; de la Tamise* (aquarelle).

22 — *Cannon bridge. Londres* (aquarelle).

23 — *Les Usines; temps gris.*

24 — *Les Usines; derniers rayons.*

25 — *Charbonnages; le soir.*
Appartenant à M. Morel, de Boucle-Saint-Denis.

26 — *Waterloo bridge; nuit. Londres.*

27 — *Le Quai aux Tilleuls, à Gand; le matin.*

28 — *Nuit à Lierre.*
Appartenant à E. Lavino, Esq.

29 — *Le Pavillon chinois, à Gand; fin de journée.*

KROMBOOMSLOOT (*aquarelle*)

30 — *Le Vieux Couvent. Malines.*
Appartenant à M. Ceuterick.

31 — *Vieux Murs sur l'eau. Gand.*

32 — *Château de Laerne; été.*
Appartenant à L. Torcq.

33 — *Entrée du château de Laerne; temps gris.*

34 — *La Poterne* (étude).

35 — *Terneuzen; le chenal au lever de lune.*
Appartenant à M. Marc Baertsoen.

36 — *Vieilles Eaux. Gand.*

37 — *Le Vieux Quai aux oignons, à Gand* (aquarelle).

38 — *Terneuzen* (esquisse, pastel).

39 — *Le Quai au blé, à Gand.*

40 — *En Hollande* (étude).

41 — *Un Chaland* (étude).

42 — *Marine* (étude).

43 — *Marine* (étude).

44 — *Sur un canal; soir.*

45 — *L'Arbre au canal; soir.*

46 — *Les Pignons jaunes, à Bruges.*
Appartenant à M. Speltinckx.

47 — *Haut-pré* (étude).

48 — *Reflets sur un canal, à Gand.*
Appartenant à M. Speltinckx.

49 — *Maisons ensoleillées, sur l'eau.* ab. p. 21
Appartenant à M. J. Rouché.

50 — *Luizengevecht. Gand.*
Appartenant à M. Abbeloos.

51 — *Chênée* (étude).

52 — *Neige au pays noir.*

53 — *Marine.*

54 — *Le Dégel à Gand.*

Appartenant au Musée du Luxembourg.

55 — *Reflets* (étude).

56 — *Charbonnages; le matin.*

57 — *Cannon station; le soir.*

58 — *Petite cour sur un canal. Gand.*

EAUX-FORTES

---

59 — *Pays d'usines.*

60 — *Le Vieux Sas.*

61 — *Petite Place d'Alost.*

62 — *Luizengevecht; neige.*

63 — *La Nèthe à Lierre.*

64 — *Route d'Ostende.*

65 — *Moulin flamand.*

66 — *Terneuzen.*

67 — *Maisons zélandaises.*

68 — *Maisons de pauvres.*

69 — *Rue à Malines.*

70 — *Kromboomsloot* (I).

71 — *Kromboomsloot* (II).

72 — *Charbonnage.*

73 — *Audenaerde; soir.*

74 — *Vieilles Maisons au bord de l'eau.*

75 — *Vieux Pont; Dixmude.*

76 — *Reflets.*

77 — *De ma fenêtre.*

78 — *Vieilles Eaux.*

79 — *Sous le moulin.*

80 — *Moulin sur le rempart.*

81 — *Maisons sur l'eau.*

82 — *Petit Quai.*

83 — *Veere; soir.*

84 — *Jardin d'asile.*

85 — *La Rivière.*

86 — *Luizengevecht.*

87 — *L'Impasse.*

88 — *Reflets* (II).

89 — *Sous la digue. Zélande.*

90 — *Le Dégel à Gand* (aquatinte).

MAISONS ENSOLEILLÉES SUR L'EAU

Appartient à M. Jacques Rouché.

DESSINS

AYANT SERVI DE PRÉPARATION

AUX

TABLEAUX & EAUX-FORTES

CI-DESSUS

---

91 — *La Nèthe à Lierre.*

92 — *Le Quai aux Tilleuls, à Gand.*

93 — *Vieille Rue, à Malines.*

94 — *Petite Place. Alost.*

95 — *De ma fenêtre.*

96 — *Pays d'usines.*

97 — *Pays d'usines* (croquis).

98 — *Le Quai des Ménétriers, à Bruges.*

99 — *L'Écluse.*

100 — *L'Église Saint-Michel, à Gand* (étude).

101 — *Le Quai aux Tilleuls, à Gand* (croquis).

102 — *Le Dégel* (esquisse).

103 — *De ma fenêtre; pluie.*

104 — *Le Quai au Blé, à Gand.*

105 — *Kromboomsloot. Amsterdam.*

106 — *La Route d'Ostende.*

NUIT SUR LE CANAL A GAND

Appartient à M. Delbruyère.

107 — *Chênée.*

108 — *Moulin flamand.*

109 — *Luizengevecht.*

110 — *L'Écluse* (étude).

111 — *Maisons de pauvres.*

112 — *Terneuzen ; la jetée.*

113 — *Reflets.*

114 — *Le Pavillon chinois, sur la Lys, à Gand.*

115 — *Le Quai aux Tilleuls* (croquis).

116 — *Charbonnages.*

117 — *Maisons zélandaises.*

118 — *Le Quai de la Byloque.*

119 — *Les Chalands. Londres.*

120 — *Étude de bateau hollandais.*

121 — *Bankside. Londres.*

122 — *Devant l'écluse, à Terneuzen.*

Les gravures des pages 15, 17, 21 et 23 sont extraites de l'ouvrage : *Albert Baertsoen*, par Fierens-Gevaert. — Van Oest, éditeur.